

LA PARABOLE DES OUVRIERS

« Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit dès la pointe du jour afin de louer des ouvriers pour travailler dans sa vigne. Et ayant accordé avec les ouvriers à un denier par jour, il les envoya à sa vigne. Il sortit environ la troisième heure du jour, et il en vit d'autres qui étaient sur la place sans rien faire, auxquels il dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera raisonnable. Et ils y allèrent. Il sortit encore environ la sixième et la neuvième heure et il fit la même chose. Et vers la onzième heure, il sortit et il en trouva d'autres qui étaient sans rien faire, auxquels il dit : Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ? Et ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Et il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne, et vous recevrez ce qui sera raisonnable. »

Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à celui qui avait le soin de ses affaires : Appelle les ouvriers, et leur paie leur salaire en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Et ceux qui avaient été loués sur la onzième heure étant venus, ils reçurent chacun un denier. Or

quand les premiers furent venus, il s'attendaient à recevoir davantage, mais ils reçurent aussi chacun un denier. Et l'ayant reçu, ils murmurèrent contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et tu les as égalés à nous qui avons supporté la fatigue de tout le jour et la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux et lui dit : Mon ami, je ne te fais point de tort : n'as-tu pas accordé avec moi à un denier par jour ? Prends ce qui est à toi et t'en va ; mais je veux donner à celui-ci autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est à moi ? Ton œil est-il malin de ce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

(Mathieu, XX, 1-14.)

Mes frères,

Les termes de cette parabole sont simples et faciles à saisir. Le père de famille, c'est Dieu ; les ouvriers, ce sont les hommes ; la vigne, c'est le service de Dieu dans lequel nous sommes tous appelés à entrer ; le salaire alloué aux serviteurs, c'est la récompense de la piété : ici-bas « la justice, la paix et la joie, » là-haut la vie éternelle.

Nous n'avons pas l'intention d'étudier toutes les applications de cette parabole : nous négligerons en particulier l'appel successif des peuples qui y tient une place importante, et nous plaçant uniquement

au point de vue des appels individuels, nous essaierons de recueillir les principaux enseignements qui s'y rattachent.

Le premier me paraît être celui-ci : nous sommes tous appelés à nous consacrer au service de Dieu, à être des ouvriers dans son champ. Et quiconque se dérobe à ce saint devoir manque essentiellement le but de la vie.

Le second, c'est que nous pouvons entendre l'appel de Dieu dans des circonstances diverses, et en particulier à divers âges : mais à quelque heure que nous répondions à cet appel, Dieu nous accueillera pourvu que nous entrons avec résolution et dévouement à son service.

Enfin, et c'est là le dernier enseignement de la parabole, lorsque le Seigneur règlera avec ses serviteurs le compte suprême, il sera le seul juge de ce qui leur est dû ; et bien qu'il puisse y avoir, selon d'autres textes des Écritures, des degrés dans la récompense promise selon la fidélité de chacun, nul n'aura le droit de s'enorgueillir et nul n'aura le droit de se plaindre, attendu que pour tous la rémunération est gratuite, pour tous infinie, et pour tous la même : la possession du royaume des cieux.

Remarquons d'abord cette vocation de travail imposée à l'homme. Le royaume de Dieu, qui est parfois comparé à un festin où l'âme apaise sa faim et sa soif, parfois à un repos que les individus et les peuples goûtent sous le vaste ombrage de cet arbre qui a commencé par être un grain de sénévé et qui doit étendre ses rameaux jusqu'aux extrémités du monde, le royaume de Dieu est ici présenté sous l'image d'un saint travail dans le champ du Maître. C'est en effet tout ensemble un repos et un travail, une satisfaction donnée à tous nos besoins et un appel adressé à toutes nos forces morales. Les chrétiens sont des ouvriers : ouvriers pour Dieu, ouvriers selon Dieu, ouvriers avec Dieu. Ils sont appelés à travailler tout d'abord à l'œuvre de leur salut en s'appropriant les grâces divines, à travailler dans l'église en l'édifiant par une conduite pure, en soutenant ses institutions et ses œuvres charitables ; à travailler dans le monde en y répandant la lumière, l'amour et la sainteté, en avançant autant qu'il est en eux le règne de Jésus-Christ. Travail à la fois individuel et collectif qui sollicite toutes les activités, les plus obscures comme les plus éclatantes, qui embrasse toutes les nations, toutes les races, et qui ne doit s'arrêter qu'à l'achèvement de l'histoire,

lorsque le monde entier aura été conquis à Jésus-Christ et que Dieu sera « tout en tous ».

Tant qu'on n'est pas entré dans ce saint travail, on est semblable à ces ouvriers qui se tiennent, les bras croisés, sur la place publique et auxquels le père de famille dit : « Pourquoi demeurez-vous ici tout le jour sans rien faire ? »

A combien de personnes ne pourrait pas s'adresser ce reproche ? Voici l'oisiveté tranquille et paresseuse : ce temps si long consacré au repos ou au sommeil, ces soins exagérés du corps, cette recherche perpétuelle du bien-être, cet engourdissement de l'esprit, cette mollesse de la volonté ; ces jours, ces mois, ces années qui s'écoulent dans un égoïsme inerte. Voici l'oisiveté agitée, l'oisiveté laborieuse de la vie mondaine : ces relations toutes superficielles, ces visites multipliées et vaines, ces conversations aussi prolongées qu'insignifiantes, ces lectures sans profit, ces distractions incessantes où l'on jette, comme dans un gouffre sans fond, tant d'heures qui pourraient être si bien employées et qui sont si misérablement perdues !... Dites-le-moi, femmes mondaines, cette vie mise toute entière au service de votre égoïsme ne vous cause-t-elle aucun remords ? Vous semble-t-il tout simple de vous dé-

rober à la loi du travail qui fut celle de l'Eden et qui est devenue, avec une aggravation douloureuse, celle de notre terre après la chute ? D'une part des femmes vouées à un labeur sans trêve, d'autre part toute une classe de jeunes oisives promenant leur élégance et leur ennui, cette inégalité ne vous a-t-elle jamais troublées ? Si vous écoutez, ne serait-ce qu'un instant, la plainte humaine qui s'élève de nos cités, si vous regardez ces ouvrières courbées sur leur travail pour un salaire dont l'exiguïté nous attriste et quelquefois nous scandalise, ces enfants pâlis dans l'atmosphère des manufactures, tandis que les vôtres prospèrent par la répartition intelligente des heures d'étude et des heures de délassement, ne souffrirez-vous pas dans vos cœurs de femmes de ce poignant contraste ? Allez, mes sœurs, apportez à vos sœurs dans la détresse, avec quelque chose de votre cœur et de votre fortune, une part de ces loisirs dévorés par la vie mondaine qui sont dignes de la pitié, mais surtout de la sévérité du Maître : « Pourquoi demeurez-vous tout le jour sans rien faire ? »

Au reste ces vies inoccupées ne se rencontrent guère que parmi les élus du rang et de la fortune. Combien de nos frères voués à une existence labo-

rieuse pourraient nous dire : Est-ce à nous que s'adresse le reproche de la parabole ?

Moi, je suis un ouvrier au sens propre du mot, absorbé par mon rude travail de chaque jour ; moi, un négociant envahi par le monde des affaires ; moi, un homme d'études qui pâlis sur mes livres jusque dans les veilles de la nuit ; moi, un administrateur chargé des plus graves intérêts ; moi, un représentant de mon pays, dévoré par le souci de la chose publique. Et tous disent en chœur : Ce n'est pas à nous, accablés sous le poids du travail, que vous avez le droit de dire : « Pourquoi demeurez-vous tout le jour sans rien faire ? »

Mes frères, au point de vue terrestre vous ne méritez certainement pas ce reproche ; mais à un autre point de vue, êtes-vous bien sûrs qu'il ne vous concerne pas ? Avez-vous pensé à cette parole du sage : « Crains Dieu et garde ses commandements, c'est là le tout de l'homme » ; et à cette parole de Jésus-Christ : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses, mais une seule chose est nécessaire. » Que faites-vous pour Dieu ? Quelle place tient dans votre vie « cette seule chose nécessaire ? » Ne nous dites pas que vous n'avez pas le temps de vous en occuper. Quoi ! vous n'avez pas le temps

de penser à Dieu, principe et fin de votre être, pas le temps de penser à votre âme qui est plus précieuse « que le monde entier, » pas le temps de penser à cette éternité dont la vie présente n'est à vrai dire que la préparation... Mais si ce temps vous manquait, il faudrait le prendre sur vos travaux les plus pressants, sur vos préoccupations les plus légitimes. Ne nous dites pas que vous livrer à ces pensées supérieures, ce serait abandonner votre vocation. Non, c'est bien plutôt lui donner sa base et son couronnement nécessaires, la vocation céleste. Dieu ne vous appelle pas à la vie mutilée du couvent, mais à la vie humaine telle qu'il l'a faite, avec ses affections, ses intérêts, ses devoirs, ses joies et ses douleurs; et il vous demande de faire descendre au milieu de ces éléments divers cette inspiration sublime qui s'appelle la piété. Restez ce que vous êtes, ouvrier, homme d'études, négociant, soldat, magistrat : mais soyez un ouvrier, un homme d'études, un négociant, un soldat, un magistrat chrétien. « Voyez, vous dirai-je avec un prédicateur tragiquement ravi à une église sœur de la nôtre ¹, voyez cette coupe d'or remplie de

1. M. le Pasteur Verny, mort en chaire à Strasbourg.

perles. Ouvrez votre main, je veux les y verser... Mais votre main ne pourra les contenir : il s'en répandra beaucoup à terre, il s'en perdra ; celles même que vous retiendrez ne seront entre vos doigts qu'une masse informe, un embarras et non un ornement. Mais quoi ? prenez ce fil de soie et faites-les y passer une à une. Aussitôt vous les retenez, vous pouvez les compter, les manier, les employer, elles acquièrent pour vous leur véritable valeur ; vous les portez avec sûreté et avec grâce comme un diadème sur votre tête ou un collier à votre cou. Les perles qui nous sont données, ce sont les choses de la vie. Il s'agit de trouver le fil de soie qui les relie, qui les retienne, qui vous en fasse une parure et un trésor. »

Eh bien, mes frères, ce fil de soie, c'est la piété, c'est le service de Dieu. Mais si ce but unique, ce lien supérieur manque à la vie, sachez-le bien, la vie est manquée : vous aurez dépensé en vain votre temps et vos forces, vous n'aurez travaillé que pour *l'aliment qui périt*, et le Seigneur, juste juge, vous dira là-haut : « Pourquoi êtes-vous restés tout le jour sans rien faire ? »

L'aube du jour se lève à peine sur les campagnes endormies, et déjà le père de famille est sorti pour louer ses ouvriers.

Heureux celui qui dès la première heure, c'est-à-dire dès l'aurore de la vie, répond à l'appel de son Dieu. Tel ce jeune Samuel, élevé à l'ombre du tabernacle et disant dans sa naïve prière : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! » Tel le fils d'Eunice, Timothée, « instruit dès son enfance dans la connaissance des Saintes Lettres, » et se préparant ainsi à devenir le catéchumène et le compagnon d'œuvre du grand apôtre. Tel ce petit berger des Landes partageant son pain bis avec les pauvres et faisant pressentir en lui Saint Vincent-de-Paul, l'un des héros les plus illustres de la charité. Tel le comte Zinzendorf, dont l'enfance pieuse le révélait déjà comme une pure lumière dans l'une des églises les plus pures de la chrétienté. Quel plus beau spectacle que celui d'une vie consacrée dans tout son cours au service de Dieu !

D'autres appels retentissent d'heure en heure, à mesure que le soleil monte à l'horizon. Voici la période brillante de la jeunesse : heureux celui qui au printemps de la vie répond à l'appel du Maître ! Regardez ces jeunes Galiléens qui de l'école de Jean-

Baptiste accourent d'un même élan aux pieds de Jésus-Christ ! Regardez ces Basile et ces Grégoire de Nazianze qui s'enfoncent dans les forêts de la Cappadoce pour devenir la gloire de l'épiscopat oriental. Regardez Luther, entrant à dix-huit ans, après un joyeux repas d'amis, dans ce couvent d'Er-furth dont il sortira Réformateur. Regardez ces missionnaires partant joyeux du pied de nos chaires d'où ils ont reçu nos bénédictions et nos vœux, pour consacrer à des païens dégradés les plus belles années de leur vie. La lutte a été ardente dans ces jeunes âmes ; le monde était là avec toutes ses séductions, mais Christ était là avec ses divins attraits et il a été le plus fort, et une noble victoire a été remportée non pas sur la terre flétrie et décolorée, mais sur la terre parée de tous ses charmes et de tous ses sourires !

Cependant le soleil, poursuivant sa course, marque au sommet des cieux l'heure du midi brûlant. Le père de famille sort encore de sa demeure pour appeler de nouveaux serviteurs..... C'est la période de l'âge mûr : tel qui n'a pas entendu la voix du Maître au milieu du joyeux tumulte de la jeunesse, l'entend peut-être dans ces jours plus calmes et plus sérieux. Il a senti le poids de la vie, le poids de ses respon-

sabilités et de ses douleurs; il a posé la pierre d'un foyer, il s'est penché sur ce qu'il y a de plus doux sur la terre : des berceaux, et sur ce qu'il y a de plus triste : des tombes... L'Évangile a trouvé le chemin de son cœur. Quand l'homme fait se donne à Dieu, sa piété porte je ne sais quel cachet de virilité et de gravité austère qui commande le respect et assure l'influence.

Mais le jour baisse et les ombres s'allongent... Le père de famille cherche encore des ouvriers pour sa vigne, la onzième heure vient de sonner. La onzième heure, c'est l'heure de la vieillesse. Les conversions sont rares au soir de la vie, car l'homme a perdu sa souplesse et son élan; l'individualité a contracté des plis presque ineffaçables... Et cependant le vieillard peut encore répondre à l'appel de Dieu. Nous en avons vu qui recevaient l'Évangile comme de petits enfants, désavouant tout un passé et ne s'estimant vivre que du jour où ils ont connu Jésus-Christ. La onzième heure... c'est encore l'heure de la mort qui, vous le savez, peut sonner bien avant les jours de la vieillesse. Ah! c'est ici que j'admire la largeur de l'Évangile : même alors, même à la limite de la vie, l'homme peut entendre la voix du Maître. Là où le monde désespère, les

chrétiens ne désespèrent pas ; là où le monde dit : la nature est épuisée, l'Évangile dit : la grâce est encore puissante. Ministre de l'Évangile, que de fois, appelé dans notre grande ville auprès d'un mourant inconnu, j'ai senti ma foi et mon courage se ranimer au souvenir de la parole de mon Sauveur sur la onzième heure ! O vous, qui veillez avec angoisse au chevet d'un être bien-aimé, souvenez-vous aussi de cette parole ! Jusqu'au dernier souffle, parlez à votre malade de Jésus-Christ, pressez cette âme immortelle de regarder à Lui !

Au milieu de la nuit, sur le vaste Océan ¹, ce navire abordé par un autre, s'entr'ouvre et va descendre dans l'abîme. Des serviteurs de Dieu, se souvenant de la onzième heure, annoncent à leurs frères l'amour infini de Jésus-Christ. Je vous dis que même alors, même à cette dernière seconde d'une vie qui va s'éteindre, quiconque répond à l'appel de Dieu est admis dans l'éternel royaume, et qu'à l'instant même où le corps épuisé par la lutte disparaît dans le gouffre qui lui sert de tombe, l'âme rachetée et triomphante s'envole du milieu de ces scènes de terreur au sein des joies éternelles !

1. Le naufrage du paquebot transatlantique « *la Ville du Havre* ».

La largeur des compassions de Dieu vous étonne ; l'égalité du salaire accordé à tous les ouvriers, quelle qu'ait été la durée de leur travail, va vous étonner encore davantage, et non sans raison au premier abord. Il semble, en effet, qu'au point de vue d'une rétribution exacte, la réclamation des ouvriers de la première heure ait quelque chose de légitime : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et tu les as égalés à nous qui avons supporté la chaleur et la fatigue de tout le jour. » Toutefois écoutez la réponse du Père de famille : « Mon ami, je ne te fais point de tort, n'as-tu pas accordé avec moi à un denier par jour ? Prends ce qui est à toi, et t'en va ; mais je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? Ton œil est-il malin de ce que je suis bon ? » Il n'y a rien à reprendre à ce langage du Maître : juste envers les premiers serviteurs, n'a-t-il pas le droit d'être généreux envers les autres ? N'est-il pas libre de disposer de ce qui lui appartient, « selon son bon plaisir ? »

Dieu, en rappelant sa justice, revendique ici sa libre souveraineté. Et ne s'exerce-t-elle pas à chaque instant sous nos yeux étonnés, dans ce monde où tant de douloureux problèmes doivent rester sans

solution jusqu'au jour de la manifestation des plans éternels ? Quelle inégalité dans la distribution des dons et des faveurs de Dieu ! Celui-ci est né pauvre, celui-là riche ; celui-ci dépourvu de capacités, celui-là doué de facultés merveilleuses. L'un a reçu en partage la santé et la vigueur, l'autre ne traîne qu'un corps débile et toujours souffrant. Ici viennent affluer comme par un courant inépuisable les succès et les joies ; là semblent se donner rendez-vous toutes les épreuves. Sous l'étreinte d'une même maladie, celui-ci succombe, celui-là se relève. Dans cet affreux naufrage, qui obsède encore ma pensée, les uns sont descendus dans l'abîme, les autres ont été sauvés comme par miracle, et aux actions de grâces que nous faisons monter vers Dieu pour les frères qui nous étaient rendus, se mêlaient nos larmes amères sur ceux que nous ne devons plus revoir. Devant ces voies de Dieu, toujours incompréhensibles, nous ne pouvons que nous taire et nous incliner. Comment n'y aurait-il pas aussi d'insondables mystères dans des rétributions du jugement à venir ? « Qui a connu la pensée du Seigneur et qui a été son conseiller ? »

Cette réponse devrait nous suffire, mes frères ; mais sous cette indiscutable souveraineté de Dieu,

n'entrevoions-nous pas des raisons qui le justifieraient s'il en était besoin ?

Vous voulez être privilégié dans la succession du Père de famille parce que vous êtes entré plus tôt que tel de vos frères dans le champ où il nous appelle tous. Mais connaissez-vous les secrets de la vie du prochain, comme vous connaissez ceux de la vôtre ? Savez-vous si les mêmes lumières l'ont entouré, s'il a entendu les mêmes appels, s'il a été comblé des mêmes grâces ? Avez-vous pénétré dans ce sanctuaire qui s'appelle l'histoire d'une âme dans ses rapports avec Dieu ?

D'ailleurs la question de durée est-elle ici la seule question ? est-elle la plus importante et la plus décisive ? Cet ouvrier n'a travaillé qu'une heure, mais toute son âme est passée dans cet effort suprême. Ce brigand converti n'a donné à Jésus-Christ que ses derniers instants, mais dans ces derniers instants il a fait entrer, par l'énergie de son repentir, toute une vie. Paul de Tarse, appelé plus tard que tous ses compagnons d'œuvre et persécuteur avant d'être apôtre, « a travaillé plus qu'eux tous, toutefois non pas lui, mais la grâce de Dieu qui était en lui. » Ces ouvriers de la dernière heure n'ont-ils pas racheté le temps et offert à leur Maître, par

l'intensité de leur amour, une sublime compensation ?

Enfin, mes frères, et il me tardait d'aborder cette considération supérieure, le point de vue de rémunération stricte n'est pas admissible dans l'ordre du salut. A ce point de vue en effet, nous sommes tous condamnés et aucun de nous n'est digne de récompense. Le denier de la parabole, c'est le salut, et le salut est un don gratuit et magnifique de Dieu. En face de cette libéralité immense, qu'est-ce que la différence du plus ou du moins dans le travail des ouvriers ? En présence de l'infini, telle quantité finie est-elle appréciable ? Qu'est-ce qu'un arbre ou un brin d'herbe au pied du géant des Alpes ? « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et tu les as égalés à nous qui avons supporté la fatigue et la chaleur du jour. » En faisant parler ainsi les mécontents de la parabole, Jésus s'est placé au point de vue légal et juïdaïque. Voilà bien le langage que peuvent tenir des scribes et des pharisiens jaloux de la vocation des Gentils... mais des chrétiens, jamais !

Persuadés que le service de Dieu n'est pas un joug mais un privilège, ils se réjouiront, au lieu de se plaindre, d'avoir été appelés plus tôt que d'autres

à en connaître les douceurs. Retirés de l'abîme de la condamnation par la grâce infinie d'un Dieu Sauveur, ils n'éprouveront, en voyant aborder aux plages célestes d'autres âmes perdues et retrouvées, que les transports de joie des naufragés qui reconnaissent leurs compagnons d'infortune et de délivrance. Transportés dans le royaume des cieux, dans les délices de la présence de Christ, — lorsque les portes d'or de la sainte cité s'ouvriront pour quelque pécheur dégradé et couvert de mépris qui n'a donné à Dieu que son repentir, — ils ne s'étonneront point de l'y voir entrer, ils ne s'étonneront que de s'y trouver eux-mêmes. Oui, ils seront confondus, après tant de tiédeur et d'infidélité, d'être admis au festin des joies éternelles, et dans l'accablement de leur reconnaissance ils n'auront de voix que pour s'associer, même de la dernière place, aux concerts des Saints : « A Celui qui nous a aimés et qui nous a rachetés à Dieu par son sang, à Lui soient l'honneur et la gloire aux siècles des siècles ! »

Mes frères, c'est sur la terre que se recrutent les phalanges célestes. C'est dans un jour tel que celui-ci, c'est dans un lieu tel que ce temple, que le Père de famille appelle ses serviteurs. Il me semble voir

rassemblées dans cette heure propice toutes les heures de la journée terrestre, l'aurore, le midi, le soir. Enfants qui m'écoutez, apportez à votre Sauveur votre joie naïve et la candeur de vos premières impressions. Jeunes gens, offrez-lui vos ardeurs généreuses et couvrez-vous d'une noble sueur en travaillant à son service. Hommes faits, consacrez-lui la plénitude de vos forces et la maturité de votre pensée. Vieillards, donnez-lui votre cœur près de s'éteindre, et laissez-vous pénétrer par ce souffle de l'amour divin qui renouvelle une vie épuisée.

Ah! que l'appel de Dieu retentisse aujourd'hui d'âme en âme, et que nul ne le repousse! Car plus ses compassions sont grandes, plus ces mêmes compassions méconnues, rejetées, s'élèveront en témoignage contre nous. N'oublions pas que cette parabole où l'invitation la plus large et la plus généreuse s'adresse à tout cœur d'homme, se termine par cet avertissement redoutable : « Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

« Travaillons pendant qu'il est jour; la nuit vient dans laquelle nul ne peut travailler. »